

## Études littéraires africaines

BETI (Mongo), *Le Rebelle*, I. Textes réunis et présentés par André Djiffack. Préface de Boniface Mongo-Mboussa. Paris : Gallimard, coll. Continents noirs, 2006, 400 p., ill. – ISBN 978-2-07078225-3



Yvonne-Marie Mokam

Numéro 23, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035468ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035468ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Mokam, Y.-M. (2007). Compte rendu de [BETI (Mongo), *Le Rebelle*, I. Textes réunis et présentés par André Djiffack. Préface de Boniface Mongo-Mboussa. Paris : Gallimard, coll. Continents noirs, 2006, 400 p., ill. – ISBN 978-2-07078225-3]. *Études littéraires africaines*, (23), 79–81.  
<https://doi.org/10.7202/1035468ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

---

# Afrique noire francophone

---

■ BETI (MONGO), *LE REBELLE*, I. TEXTES RÉUNIS ET PRÉSENTÉS PAR ANDRÉ DJIFFACK. PRÉFACE DE BONIFACE MONGO-MBOUSSA. PARIS : GALLIMARD, COLL. CONTINENTS NOIRS, 2006, 400 P., ILL. - ISBN 978-2-07078225-3.

Après *Mongo Beti. La quête de la liberté* (L'Harmattan, 2000), voici une nouvelle parution concernant l'œuvre de Mongo Beti ; elle est signée du même auteur et publiée chez Gallimard dans la collection "Continents noirs". Avec ce nouvel ouvrage, premier volume d'une série de trois dont les deux derniers sont encore à paraître, André Djiffack confirme sa place au sein de ce qu'on pourrait appeler "le cercle des spécialistes de Mongo Beti" dans lequel figurent déjà Bernard Mouralis et Ambroise Kom, entre autres. L'ouvrage se rapproche par certains côtés de celui qui a été commis il y a deux ans par Philippe Bissek (éditions des Peuples Noirs, 2005), dans la mesure où les deux ouvrages compilent des articles publiés par le célèbre écrivain camerounais, même si l'ouvrage de P. Bissek se consacre aux travaux journalistiques de l'auteur au cours de la décennie qui a suivi son retour d'exil, tandis que celui d'A. Djiffack rassemble plutôt des articles de revue. La quinzaine de textes contenus dans *Le rebelle*, classés par ordre quasi chronologique, relève de plusieurs registres : compte rendu de lecture, théorie de l'écriture, textes polémiques, lettres ouvertes, interviews, témoignages. Le lieu de publication est en lui-même une nouveauté puisqu'en un demi-siècle de présence constante sur la scène littéraire et en dépit d'une abondante publication, aucun ouvrage de l'auteur n'avait été jusque-là publié chez cet éditeur.

Le volume s'ouvre par une préface de Boniface Mongo-Mboussa qui retrace la trajectoire de l'auteur, de sa naissance à Akometan en 1932 à sa mort en 2001, en passant par sa scolarisation au Cameroun et en France, sa création littéraire, ses luttes existentielles, ses démêlés avec des personnalités diverses, son retour d'exil et son engagement social. André Djiffack propose ensuite une note d'ouverture dans laquelle il présente l'objet de son entreprise. Si ce texte comporte des détails qui éclairent le lecteur sur l'envergure du travail qu'il s'appête à découvrir, il se révèle d'une teneur plutôt mesurée, n'ayant aucune prétention à tenir le lecteur par la main, ce qui permet à ce dernier d'aller seul à la découverte progressive du contenu de l'ouvrage.

L'immensité du travail abattu par A. Djiffack dévoile l'objectif qui est le sien, à savoir "constituer une sorte de mémoires posthumes du célèbre écrivain" (p. 17). Il n'est donc pas étonnant que le projet ait connu plusieurs années de maturation. Toujours est-il que l'entreprise qui consiste à rassembler en un seul lieu des travaux publiés aux quatre coins du

monde recèle un énorme avantage, en ceci qu'elle permet de les faire connaître en les rendant facilement accessibles. Car s'il est vrai que certains de ces textes sont vieux de plus d'un demi-siècle, il n'est pas exclu que bon nombre d'entre eux aient échappé à l'attention, même du lecteur averti.

Les articles présentés ici abordent des sujets très variés, dont le principe de cohérence est la croisade de l'auteur contre les injustices de tous ordres qui tourmentent l'Afrique et entravent l'épanouissement de ses ressortissants, à savoir la colonisation et le néocolonialisme, sans oublier le poids des traditions africaines qui ont facilité la tâche aux colonisateurs. La série des articles s'ouvre par le texte polémique bien connu, compte rendu de lecture d'un type particulier dans lequel Mongo Beti prend à partie son confrère Camara Laye, l'accusant de donner de l'Afrique, dans *L'Enfant noir* (1953), une représentation pittoresque. L'auteur ne s'explique pas que Camara Laye, né en Afrique pendant la période coloniale, n'ait pu être témoin d'aucune exaction coloniale, au point de produire une œuvre littéraire uniquement consacrée à la célébration de son royaume d'enfant. Mongo Beti s'attaque ainsi à une œuvre qui a pourtant reçu les faveurs du lectorat français et interprète son succès en librairie comme la preuve du rôle auxiliaire joué par ce type de littérature auprès du pouvoir colonial et néocolonial. L'hostilité du public métropolitain à l'égard du texte africain serait-il donc le baromètre de la légitimité de la création littéraire africaine ?

S'ensuit alors une mise au point théorique sur la littérature en Afrique noire. L'auteur condamne une pratique littéraire tournée vers la vénération des traditions africaines ancestrales et affirme sa prédilection pour une littérature engagée et réaliste, destinée à rendre compte du vécu des peuples africains, à témoigner de ses tragédies, à traduire ses aspirations et ses rêves, en somme une littérature au service de l'émancipation. Ce choix de l'auteur en faveur d'une littérature utilitaire n'est cependant pas dénué de compromis. La voie de l'engagement et du réalisme littéraire qu'il prône envers et contre tout est parsemée de multiples embûches dont la moindre est de ne pouvoir trouver d'éditeur, risque minimal si on le compare aux privations de libertés que peut encourir un écrivain progressiste. Comme en témoigne l'expérience personnelle de l'auteur, l'écrivain qui s'engage hors du sérail doit s'attendre à faire face à la chape de plomb qui peut à tout moment s'abattre sur lui. On pourrait ici évoquer les démêlés de Mongo Beti avec le gouvernement français au sujet de *Main basse sur le Cameroun*, œuvre saisie à sa parution chez Maspero en 1972 et dont les détails font l'objet d'un des articles.

L'ouvrage d'A. Djiffack permet aussi de voir que Camara Laye n'est pas la seule cible des critiques de Mongo Beti. En clair, ce n'est pas uniquement dans le champ littéraire que se recrutent ses adversaires. Certaines personnalités du monde intellectuel ou politique ainsi que d'autres philanthropes français n'échappent pas à sa verve critique. Parmi eux figurent Robert Cornevin, Hervé Bourges, Giscard d'Estaing, les dirigeants

d'Amnesty International Section Française (AISF), parmi lesquels on peut citer Marie-José Protais. Si l'auteur part en croisade contre ces personnalités, c'est dans le but de révéler leur duplicité. Leur prétendu humanisme cache en réalité leur rôle souterrain dans le maintien du néo-colonialisme français en Afrique francophone, ainsi que leur participation aux complots du silence dirigés contre certains intellectuels et opposants africains exilés en France. Mongo Beti souligne par la même occasion leur soutien inconditionnel aux pouvoirs dictatoriaux en Afrique.

Bien que bon nombre d'articles frisent souvent l'invective, la variété des sujets ici abordés témoigne de la diversité des fronts sur lesquels Mongo Beti livre ses combats. La profondeur et la qualité des textes se trouvent renforcées par le sérieux des sujets traités, ce qui concorde avec le souci de Mongo Beti de se faire comprendre du public. En somme, avec la publication de ce recueil, André Djiffack met à la disposition du chercheur un impressionnant outil pour quiconque voudrait entreprendre une recherche sur cet auteur. Le mérite de l'ouvrage est d'avoir su restituer l'essentiel de la pensée de l'écrivain camerounais. La parution des deux prochains volumes est vivement attendue.

■ Yvonne-Marie MOKAM

■ CHEVRIER (JACQUES), *LITTÉRATURES FRANCOPHONES D'AFRIQUE NOIRE*. AIX-EN-PROVENCE : EDISUD, COLL. LES ÉCRITURES DU SUD, 2006, 215 P. - ISBN 2-7449-0628-X.

Quand, en 1974, Jacques Chevrier fit paraître *Littérature nègre* (Armand Colin, coll. "U"), la difficulté était alors de baliser un domaine encore peu connu et de recenser un nombre d'œuvres relativement restreint. L'ouvrage connut un grand succès et servit de référence à des générations d'étudiants. Trente-deux années plus tard, il affronte, en nous présentant ce nouveau panorama, un défi inverse : le domaine est mieux connu, la littérature francophone est plus souvent étudiée dans les circuits scolaires et universitaires, elle a gagné en reconnaissance auprès des éditeurs et de la critique, mais la production d'œuvres de qualité est désormais très abondante et témoigne d'une énergie créatrice difficile à appréhender de manière globale. Comment, dans ces conditions, espérer en présenter un tableau satisfaisant en un espace restreint (un peu plus de 200 pages) ? Jacques Chevrier choisit pour cela deux démarches successives.

Dans un premier temps, il s'en tient aux acquis en présentant, selon une périodisation généralement admise, les premières œuvres de la période coloniale, puis les écrivains de la négritude et enfin ceux du temps des indépendances : du René Maran de *Batouala* au Kourouma des *Soleils des indépendances* et aux écrivaines qui font entendre la voix des femmes comme Mariama Bâ, Aminata Sow Fall et Calixthe Beyala. L'œuvre de Kossi Efoui se trouve curieusement située dans cette partie qui traite du